

Musique franco-ontarienne La troisième vague

Serge Quinty

Number 98, September 1998

Tendances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quinty, S. (1998). Musique franco-ontarienne : la troisième vague. *Liaison*, (98), 14–15.

Tendances

Musique franco-ontarienne :

LA TROISIÈME VAGUE

Serge Quinty

On ne peut actuellement parler de l'évolution de la musique franco-ontarienne sans référer systématiquement à l'évolution des courants américains et européens. Après tout, la naissance de la musique franco-ontarienne moderne, en 1974, était en partie tributaire des influences canalisées par les médias. Comme partout ailleurs, les artistes franco-ontariens, dans leur grande majorité, ont puisé à ces sources et continuent d'être marqués par elles.

Court historique de l'influence américaine

Chez nous, la musique connaît l'évolution des tendances avec cinq ou dix ans de retard. L'affirmation et la contestation qui a marqué la musique américaine au cours des années 1960, la musique québécoise les a connues au début des années 1970, et l'Ontario a suivi; la tendance contestataire y a pris la forme d'un cri identitaire. Avec Robert Paquette et CANO, ceux que le sociologue Maurice Lamothe appelait la première vague, les Franco-Ontariens se cherchaient. Ce tourment musical et social a atteint son apogée au cours de la seconde partie de la décennie pour s'apaiser, presque brutalement, après le référendum de 1980.

La dépolitisation et la commercialisation de la musique américaine, au cours des années 1970, s'est traduite en Ontario, après 1980, par l'expression musicale plus diversifiée de Paul Demers et, plus tard, des En bref..., Brasse-Camarade et compagnie. Les musiciens de la deuxième vague de Maurice Lamothe semblaient représenter une musique franco-ontarienne plus sereine et plus mûre.

Plus mûre? Sans doute aussi parce que progressivement, au fur et à mesure que la culture franco-ontarienne résolvait sa crise identitaire, la musique s'est éloignée de ce que certains ont taxé, à tort ou à raison, de misérabilisme. Les archétypes classiques de la misère, de la colère, de l'alcool, de la mine ou de la langue ont cédé la place, dans plusieurs cas, à une approche plus poétique, donc plus diversifiée. La musique franco-ontarienne des années 1990 est autant l'épopée lyrique de Joëlle Roy, l'humour coquin de Deux Saisons, l'introspection de Paul Demers, la mélancolie d'Éric Dubeau ou la rage rock de Latreille («Je le vois écrit dans les lignes de mon poing/ton destin»).

La progéniture du rock

Mais il y a plus. L'éclatement des styles musicaux, partout en Occident, est sans doute le facteur déterminant qui donne progressivement, de nos jours, naissance à la troisième vague de la chanson ontarioise.

Le rock n'roll, au cours des années 1970 et 1980, s'est scindé en heavy metal, en rap et en disco. Au début des années 90, ces styles se sont à leur tour divisés : *death metal*, alternatif, gothique, *hip hop*, *slowjam*, *house*, *acid jazz*... Sans compter l'influence de plus en plus grande qu'a prise l'internationalisation, donnant naissance au *world beat*.

Déjà, ces bouleversements se font sentir en Ontario français : à côté des styles plus traditionnels ou plus pop-rock apparaissent des styles plus alternatifs ou plus internationaux.

La troisième vague sera celle de la diversité. Elle est apparue vers 1994-1995, avec le «mélange rock rap reggae pour faire un couscous épicé» de Kif Kif et la jeunesse alternative et crâne des Hardis Moussaillons. Elle s'est poursuivie avec la recherche de Brasse-Camarade, à la recherche d'un rock plus *british*, plus U2, sur l'album *Les Étrangers* (1997). Son avenir, c'est des groupes comme Matante Florence, des jeunes qui conservent des acquis de la musique franco-ontarienne tout en amenant, dans une bouffée d'air frais, un style musical tout à fait *nineties*. C'est aussi les grands centres urbains : on n'a qu'à penser à nombre de musiciens *world beat* de Toronto qui n'attendent que de se faire connaître.

Récupérer la jeunesse

Mais en bifurquant vers ces nouveaux styles, la musique franco-ontarienne ne fera pas que suivre vulgairement la mode qui trotte, contrairement à ce que pensent certains puristes plaignant le déclin de la «vraie» musique au profit de styles éphémères.

Il va de soi que la transmission des valeurs culturelles à la prochaine génération franco-ontarienne ne se fera pas comme elle s'est faite jadis. Avec l'invasion médiatique et la dominance des valeurs culturelles américaines, à l'ère du vidéoclip, c'est la musique qui, de toutes les formes d'art, influence le plus la jeunesse montante.

Parlons en termes clairs : si la culture franco-ontarienne veut survivre, elle devra trouver des moyens de séduire les jeunes, de leur offrir des œuvres à leur image, et non leur imposer un genre qu'ils jugent périmé. Sans vouloir imprégner le domaine musical de messianisme, il faut toutefois reconnaître que c'est lui qui a le plus de chances d'offrir aux jeunes quelque chose de *cool*.

Demandez à Éric Latreille la réaction d'élèves du secondaire lorsqu'ils entendent les sons durs du groupe qui porte son nom. Il vous dira que leur perspective de la musique francophone, qu'ils jugeaient *a priori* ennuyeuse, en est transformée radicalement...

Le son plus rebelle de Latreille ou d'Yvan et les Voyous n'est encore qu'un lointain écho de ce qui se passe au Québec, qui dans ce dossier, nous montre la voie. Bien que la manchette soient détenue par les Céline Dion, Roch Voisine ou Lara Fabian, icônes du pop-rock, et par les mi-chemin-entre-le-pop-rock-et-le-rock comme Éric Lapointe, Kevin Parent ou France d'Amour, il s'est créé, ces dernières années, un solide milieu *underground*. À Montréal, des noms comme Kass de Bain, B.A.R.F. ou le très controversé rappeur KC LMNOP ne sont guère inconnus. Le néo-punk, le *grunge*, l'industriel et le *urban* ont gagné du terrain et même investi la très prude et conservatrice ville de Québec.

L'émergence de styles plus durs, plus alternatifs, sera non une prostitution de la musique franco-ontarienne, mais plutôt un signe de sa maturité. Folklore, country-rock, pop-rock, blues, hard-rock, punk, *grunge* : la musique franco-ontarienne aura réalisé la synthèse de la société qu'elle représente.

Et les mauvais garçons et mauvaises filles du rock seront peut-être ceux et celles qui, en dernière analyse, assureront la préservation de la culture francophone dans une certaine couche de la génération montante, en particulier celle qui évolue en milieu urbain comme Toronto ou Ottawa. D'autres styles — parce qu'après tout, beaucoup de jeunes sont amateurs de pop-rock et de *dance music*! — se chargeront sans doute du reste.

Le seul obstacle à cette émergence de la vague de la pluralité des styles musicaux en Ontario français, c'est la persistance d'un certain traditionalisme des mentalités. On n'ose pas encore trop sortir des sentiers battus, et certains bailleurs de fonds ont la fâcheuse habitude d'opérer une distinction entre la «musique sérieuse» et la «musique nonsérieuse».

Mais l'alternative est de continuer, comme les Acadiens jusqu'à récemment (et encore...), à avoir du mal à débarrasser notre culture de son image stéréotypée de «culture de tapeux de pieds». Refuser l'entrée d'un courant d'air frais, c'est se condamner à l'étouffement.

LIAISON
 n° 98

Paul Demers d'hier à toujours

ENFIN ARRIVÉ!

Les Éditions poladen

DISTRIBUTION FUSION III

ÉGALEMENT DISPONIBLE 1-800-465-APCM